

CHAPITRE 2

ALEXIS NICOLAÏÉVITCH. – SÉJOURS EN CRIMÉE

(Automne 1911 et *Printemps 1912*)

À SPALA

(*Automne 1912*)

La famille impériale avait l'habitude de passer l'hiver à Tsarskoïé-Sélo, jolie petite ville de villégiature à quelque 20 kilomètres au sud de Pétrograd. Elle est située sur une éminence dont la partie la plus élevée est occupée par le Grand Palais, séjour favori de Catherine II. Non loin de là, dans un parc semé de petits lacs artificiels, s'élève, à demi cachée par les arbres, une construction beaucoup plus modeste, le palais Alexandre. L'empereur Nicolas II en avait fait sa résidence habituelle après les tragiques événements de janvier 1905.

L'empereur et l'impératrice habitaient le rez-de-chaussée d'une des ailes du palais et leurs enfants l'étage au-dessus; le corps central comprenait des salles d'apparat et l'aile opposée était occupée par quelques personnes de la suite. C'est dans ce cadre qui correspondait si bien à ses goûts modestes que vivait la famille impériale.

C'est là qu'en février 1906 je vis pour la première fois le tsarévitch Alexis Nicolaïévitch, alors âgé d'un an et demi. Voici dans quelles circonstances. J'étais venu ce jour-là, comme d'habitude, au palais Alexandre où mes fonctions m'appelaient plusieurs fois par semaine. J'allais terminer ma leçon avec Olga Nicolaïévna, lorsque l'impératrice entra, portant dans ses bras le grand-duc héritier. Elle s'avança vers nous avec l'intention évidente de me montrer celui que je ne connaissais pas encore. On voyait percer en elle la joie débordante d'une mère qui a vu enfin s'accomplir son vœu le plus cher. On la sentait fière et heureuse de la beauté de son enfant. Le tsarévitch était alors, en effet, un des plus superbes bébés qu'on pût rêver, avec ses belles boucles blondes, ses grands yeux gris-bleu qu'ombrageaient de longs cils recourbés. Il avait le teint frais et rosé d'un enfant bien portant et l'on voyait, quand il souriait, se dessiner deux petites fossettes dans ses joues pleines. Lorsque je m'approchai de lui, il me regarda d'un air sérieux et intimidé, et c'est à grand peine qu'il se décida à me tendre sa petite main.

Pendant cette première entrevue, je vis à plusieurs reprises l'impératrice étreindre le tsarévitch avec le geste tendre d'une mère qui semble toujours craindre pour la vie de son enfant; mais, chez elle, cette caresse et le regard qui l'accompagnait décelaient une angoisse secrète si précise, si poignante, que j'en fus frappé sur l'heure. Ce n'est que longtemps plus tard que je devais en comprendre le sens.

Dans les années qui suivirent, j'eus l'occasion de plus en plus fréquente de voir Alexis Nicolaïévitch, qui échappait à son matelot et accourait dans la salle d'étude de ses sœurs où l'on ne tardait pas à venir le rechercher. Parfois, cependant, ses visites cessaient subitement et, pendant un temps assez long, on ne le voyait plus. Chacune de ces disparitions provoquait chez tous les habitants du palais un état de profond abattement qui se trahissait chez mes élèves par une tristesse qu'elles essayaient en vain de cacher. Lorsque je les interrogeais, elles cherchaient à éluder mes questions et me répondaient d'une façon évasive qu'Alexis Nicolaïévitch était indisposé. Je savais, d'autre part, qu'il était atteint d'une maladie dont on parlait à mots couverts et dont personne n'avait pu me préciser la nature.

Comme je l'ai dit plus haut, à partir de 1909, libéré de mes fonctions de précepteur auprès du duc Serge de Leuchtenberg, je pus consacrer plus de temps aux grandes-duchesses. J'habitais Saint-Pétersbourg et me rendais cinq fois par semaine à Tsarskoïé-Sélo. Bien que le nombre de mes leçons eût été considérablement augmenté, les progrès de mes élèves étaient lents, d'autant plus que la famille impériale faisait des séjours de plusieurs mois en Crimée. Je déplorais de plus en plus qu'on ne leur eût pas donné de gouvernante française, et à leur retour je constatais toujours qu'elles avaient beaucoup oublié. Mademoiselle Tioutcheva, leur gouvernante russe, malgré son grand dévouement et sa connaissance parfaite des langues, ne pouvait suffire à tout. C'est pour remédier à cet inconvénient que l'impératrice me demanda d'accompagner la famille impériale lorsqu'elle quittait Tsarskolé-Sélo pour un temps prolongé.

Le premier séjour que je fis dans ces conditions fut celui de Crimée, en automne 1911. J'habitais la petite ville de Yalta avec mon collègue M. Pétrof, professeur de russe, qui avait été invité également à continuer son enseignement; nous allions chaque jour à Livadia pour nos leçons.

CHAPITRE 2

C'était là un genre de vie qui nous plaisait fort, car, en dehors de nos occupations, nous étions complètement libres, et pouvions jouir du beau climat de la «Riviera russe» sans être astreints aux formalités de la vie de cour.

Au printemps de l'année suivante, la famille impériale passa de nouveau quelques mois en Crimée. On nous logea, M. Pétrof et moi, dans un petit pavillon du parc de Livadia. Nous mangions avec un certain nombre d'officiers et de fonctionnaires de la cour, la suite seule et quelques invités de passage étant admis au déjeuner de la famille impériale qui, le soir, dînait dans l'intimité.

Mais quelques jours après notre arrivée, l'impératrice, voulant, comme je l'appris plus tard, marquer par une délicate attention l'estime où elle tenait ceux à qui elle confiait l'instruction de ses enfants, nous fit inviter par le maréchal de la cour à la table impériale.

Je fus très sensible au sentiment qui avait inspiré ce geste; mais ces repas nous imposèrent, au début tout au moins, une contrainte assez fatigante, quoique l'étiquette de la cour, dans le train des jours ordinaires, ne fût pas très exigeante.

Mes élèves aussi semblaient ennuyées par ces longs déjeuners; et c'est avec plaisir que nous nous retrouvions dans la salle d'étude pour reprendre, en toute simplicité de rapports,

nos lectures de l'après-midi. Je voyais assez peu Alexis Nicolaiévitch. Il prenait presque toujours ses repas avec l'impératrice qui le plus souvent restait chez elle.

Nous rentrâmes le 10 juin à Tsarskoïé-Sélo et la famille impériale se rendit peu après à Péterhof d'où elle partait chaque été pour faire sur *Standard* sa croisière habituelle dans les fiords de la Finlande.

Au commencement de septembre 1912, la famille impériale partit pour la forêt de Biélovèje¹ où elle passa quinze jours, puis se rendit à Spala,² en Pologne, pour un séjour plus prolongé. C'est là que je la rejoignis à la fin de septembre avec M. Pétrof. Peu après mon arrivée, l'impératrice m'annonça qu'elle désirait, que je



commençasse à m'occuper d'Alexis Nicolaiévitch. Je lui donnai ma première leçon le 2 octobre, en présence de sa mère. L'enfant – qui avait alors huit ans et demi – ne savait pas un mot de français, et je rencontrai dans mes débuts des difficultés considérables. Mon enseignement fut

¹ Chasse impériale; dans le gouvernement de Grodno. C'est le seul endroit, avec le Caucase, où l'on rencontre encore l'aurochs, le bison d'Europe, qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans ces immenses forêts couvrant près de 1.200 hectares

² Ancienne chasse des rois de Pologne.



bientôt interrompu, car Alexis Nicolaïévitch, qui dès l'abord m'avait semblé souffrant, dut bientôt s'aliter. Nous avons été frappés, à notre arrivée, mon collègue et moi, de la pâleur de l'enfant, et du fait qu'on le portait comme s'il eût été incapable de marcher.³ Le mal dont il souffrait s'était donc, sans doute, aggravé...

Quelques jours plus tard, on chuchotait que son état inspirait de vives inquiétudes et que l'on avait appelé de Saint-Pétersbourg les professeurs Rauchfuss et Fiodnef. Cependant, la vie continuait comme par le passé; les parties de chasse se

succédaient et les invités étaient plus nombreux que jamais. Un soir après le dîner, les grandes-duchesses Marie et Anastasie Nicolaïévna jouaient dans la salle à manger, devant Leurs Majestés, la suite et quelques invités deux petites scènes du *Bourgeois gentilhomme*. Faisant fonction de souffleur de coulisse, et en me penchant un peu je pouvais apercevoir, au premier rang, des spectateurs, l'impératrice, animée et souriante, causant avec ses voisins.

La représentation terminée, je sortis par la porte de service et me trouvai dans le couloir devant la chambre d'Alexis Nicolaïévitch dont les plaintes parvenaient distinctement à mes oreilles. Brusquement j'aperçus devant moi l'impératrice qui arrivait en courant, relevant à deux mains, dans sa hâte, sa longue robe qui l'embarrassait. Je m'effaçai contre le mur, elle passa à côté de moi sans me remarquer. Elle avait le visage bouleversé et crispé d'angoisse. Je retournai dans la salle; l'animation y était intense, les laquais en livrée circulaient avec des plateaux de rafraîchissements; tout le monde riait, plaisantait; la soirée, battait son plein. L'impératrice rentra quelques minutes plus tard; elle avait repris son masque et s'efforçait de sourire à ceux qui s'empressaient au devant d'elle. Mais j'avais remarqué que l'empereur, tout en causant, s'était placé de façon à surveiller la porte, et je saisis au passage le regard désespéré que l'impératrice lui jeta du seuil. Une heure plus tard je rentrais chez moi encore profondément troublé par cette scène qui m'avait fait comprendre tout à coup le drame de cette double existence.

Cependant, quoique l'état du malade se fût encore aggravé, la vie, en apparence, n'avait guère subi de changement. Seule l'impératrice se montrait de moins en moins souvent; mais l'empereur, dominant ses inquiétudes, continuait ses parties de chasse, et les dîners ramenaient chaque soir les hôtes habituels.

Le 17 octobre, le professeur Fiodrof arriva enfin de Saint-Pétersbourg. Je le vis un instant le soir; il avait l'air très préoccupé. Le jour suivant, c'était la fête d'Alexis Nicolaïévitch. À part le service religieux, il n'y eut aucune manifestation; tout le monde, suivant l'exemple de Leurs Majestés, s'efforçait de cacher ses angoisses.

³ C'était en général le maître d'équipage Dérévenko, ancien matelot de yacht impérial, *Standard*, qui portait l'enfant, auquel il était attaché depuis plusieurs années.

CHAPITRE 2

Le 19 octobre, la fièvre avait encore augmenté : 38,7° le matin, 39° le soir. L'impératrice fit appeler le professeur Fiodrof pendant le dîner. Le dimanche, 20 octobre, l'état ne fit qu'empirer. Il y eut cependant au déjeuner quelques invités. Le lendemain enfin, comme la température atteignait 39,6° et que le cœur était très faible, le comte Frédériks demanda à l'empereur de faire publier des bulletins de santé : le premier fut expédié le soir même à Saint-Pétersbourg.

Il avait donc fallu l'intervention du ministre de la cour pour qu'on se décidât à avouer la gravité de l'état du tsarévitch.

Pourquoi l'empereur et l'impératrice s'étaient-ils imposé cette effroyable contrainte ? Pourquoi, alors qu'ils n'avaient qu'un désir : être auprès de leur enfant malade, s'étaient-ils astreints à paraître, le sourire aux lèvres, au milieu de leurs hôtes ? C'est qu'ils ne voulaient pas que l'on connût la nature du mal dont souffrait le grand-duc héritier, et que, je l'avais compris, cette maladie avait à leurs yeux l'importance d'un secret d'état.

Au matin du 22 octobre, l'enfant avait 39,1° de fièvre. Cependant vers midi les douleurs diminuèrent peu à peu et les médecins purent procéder à un examen plus complet du malade qui s'y était refusé jusque-là, à cause des souffrances intolérables qu'il endurait.

L'après-midi à trois heures, il y eut un service religieux dans la forêt; un grand nombre de paysans des environs y assistèrent.

Depuis la veille on disait deux fois par jour des prières pour la guérison du grand-duc héritier. Comme il n'y avait pas d'église à Spala, on avait, au début de notre séjour, installé dans le parc une tente avec un petit autel de campagne. C'est là que le prêtre officiait maintenant soir et matin.

Au bout de quelques jours pendant lesquels l'angoisse étreignait tous les cœurs, la crise fut surmontée et l'enfant entra en convalescence; mais cette convalescence fut longue et l'on sentait, malgré tout, que l'inquiétude continuait à peser. Comme l'état du malade exigeait une surveillance constante et très avisée, le professeur Fiodrof avait fait venir de Saint-Pétersbourg un de ses jeunes assistants, le chirurgien Wladimir Dérévenko,⁴ qui resta depuis ce moment attaché à l'enfant.

Les journaux de l'époque ont beaucoup parlé de cette maladie du tsarévitch; les récits les plus fantaisistes ont couru à ce sujet. Je n'ai moi-même appris la vérité que plus tard de la bouche du Dr Dérévenko. La crise avait été provoquée par une chute d'Alexis Nicolaïévitch à Biélovèje : en voulant sortir d'un petit bateau, il était venu heurter de la hanche gauche contre le bordage et le coup avait occasionné une hémorragie interne assez abondante. L'enfant était déjà en voie de guérison lorsqu'une imprudence vint, à Spala, aggraver subitement son état. Une tumeur sanguine se forma au pli de l'aîne et faillit amener une grave infection.

Le 16 novembre, avec d'infinies précautions, mais sans trop de danger de rechute, on put songer à ramener l'enfant de Spala à Tsarskoïé-Sélo où la famille passa tout l'hiver.

L'état de santé d'Alexis Nicolaïévitch exigeait des soins médicaux assidus et très spéciaux. Il était résulté de sa maladie de Spala une atrophie temporaire des nerfs de la jambe gauche qui avait perdu en partie sa sensibilité et restait repliée, sans qu'il fût possible à l'enfant de l'étendre. Il fallait donc un traitement de massages et l'intervention d'un appareil orthopédique qui graduellement ramena la jambe à sa position normale. Il va sans dire que, dans ces circonstances, je ne pouvais songer à reprendre mes occupations auprès du grand-duc héritier. Cette situation se prolongea jusqu'aux grandes vacances de 1913.

J'avais l'habitude de rentrer chaque été en Suisse; cette année-là l'impératrice me fit savoir quelques jours avant mon départ qu'elle avait l'intention de me confier à mon retour les fonctions de précepteur d'Alexis Nicolaïévitch. Cette nouvelle me remplit à la fois de joie et de crainte. J'étais très heureux de la confiance qu'on me témoignait; mais j'appréhendais la responsabilité qui allait peser sur moi. Je sentais toutefois que je n'avais pas le droit de me soustraire à la lourde tâche qui m'incombait, puisque les circonstances allaient me permettre d'avoir peut-être une influence directe, si petite fût-elle, sur la formation intellectuelle de celui qui serait un jour le souverain d'un des plus grands états de l'Europe.

⁴ Il portait le même nom de famille que le maître d'équipage Dérévenko, dont il a été question plus haut; d'où des confusions fréquentes.